

***Huit heures ne font pas un jour* de Rainer Werner Fassbinder, traduction de Laurent Muhleisen (L'Arche), mise en scène de Julie Deliquet.**

Publié le 3 octobre 2021



Crédit photo : Pascal Victor/Opale

Huit heures ne font pas un jour de Rainer Werner Fassbinder, épisodes 1 à 5, traduction de Laurent Muhleisen (L'Arche), version scénique de Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos, mise en scène de Julie Deliquet.

Jouer sur le réel et la fiction mêlés, déjouer un réalisme triste un peu *cheap*, au profit d'un air de conte réinventé pour affronter en échange ce que Julie Deliquet, metteuse en scène et directrice du TGP, centre dramatique national de Saint-Denis -, nomme une « déréalisation enjouée », à la façon de Jacques Demy - méli-mélo de théâtre quotidien et de répliques brechtiennes libérées.

Tel est le monde de l'artiste allemand contemporain, Rainer Werner Fassbinder (1945-1982), icône avant-gardiste d'émancipation dans sa vision dévoilée des rapports de domination sociale, économique et sexuelle, bouleversant un certain académisme du théâtre et du cinéma, poussant le geste esthétique jusqu'à frayer avec la série télévisée - possibilité qui lui permet d'œuvrer et d'inventer-, considérée comme un genre mineur, précise Claire Stavaux, éditrice à L'Arche qui publie les huit épisodes de

Huit heures ne font pas un jour - traduction de Laurent Mulheisen.

Fassbinder est le réalisateur le plus anticonformiste et controversé d'après-guerre, réalisant plus de quarante films pour le cinéma et la télévision, des œuvres qui dérangent et fascinent toujours.

Série culte dont les cinq premiers épisodes furent diffusés à la télévision allemande d'octobre 1972 à mars 1973, *Huit heures ne font pas un jour* est une fresque familiale sur le monde ouvrier, joyeuse et subversive, décrivant le quotidien d'une famille de la classe ouvrière en Allemagne de l'Ouest, entre utopie prolétaire et anticonformisme culturel des années 70. Un bol d'air pour les public des années 2020 qui regarde les *seventies* avec nostalgie, l'ère des promesses possibles.

L'auteur aborde les revendications sociales et le syndicalisme ouvrier, le désir d'émancipation des femmes par le travail, l'opportunisme insidieux de la presse, le désir amoureux des personnes âgées, la question du racisme quotidien dans l'Allemagne des années 1970, l'essor du consumérisme à l'heure de l'ouverture de l'Allemagne de l'Ouest au libéralisme occidental.

Loin du documentaire social, la démarche fictionnelle que revendique Fassbinder, force le trait optimiste pour donner de l'espoir et renseigner - témoignage à la fois imaginé et pragmatique - sur le pouvoir de l'action collective et la force de la solidarité. (Quatrième de couverture).

Est épinglée la violence dans le monde du travail comme dans l'intimité du couple ou de la famille. Claire Stavaux met avant cette capacité du politique qui émerge au détour d'une réflexion, d'une moquerie, d'une indignation, d'un écart de point de vue. Nul récit de lutte des classes ici, mais l'éveil d'une pensée critique au coeur des mécanismes d'aliénation. Pensée qui jaillit dans la « dispute » - cet écart de perception de l'un à l'autre lancé et joué à travers une formule brutale ou ciselée. Vitalité des voix dans cet éclatement de points de vue - échange et dialectique.

Les situations familiales et professionnelles du monde ouvrier de *Huit heures ne font pas un jour* se développent dans la durée et sur plusieurs axes - vie privée et vie professionnelle des protagonistes - , donnant à voir pour la première fois des prolétaires maîtres de leur propre destin.

Julie Deliquet a réussi un beau et vrai théâtre populaire comme on n'en fait plus, tenant en haleine le public d'une salle qui se sent d'emblée directement concerné par cette vie en suspens qui va sur la scène, dans ces années 1970, reconnaissant des enjeux toujours à réactualiser, au-delà des changements de mentalité et des acquis à réactualiser encore et toujours, cinquante ans plus tard.

La grand-mère fantasque que joue Evelyne Didi avec facétie et gourmandise pose l'esprit des lieux. Ses enfants et petits-enfants dessinent un univers qui se décale de cette inconscience. Le petit-fils Jochen, ouvrier toujours prêt à lutter pour plus de justice sociale, rencontre Marion, jeune femme moderne et émancipée qui travaille dans un journal local : ils rencontrent l'amour.

Et, dans ce même optimisme, cette même trajectoire heureuse, se dessinent les destins de leurs familles, collègues et amis. Les collègues ouvriers de Jochen et la grande amie de Marion apportent tous leur part d'humanité à ce chœur vivant d'existences diverses et semblables.

La fresque prolétaire ne se complaît jamais dans le misérabilisme, elle reste active et dynamique, pensant l'auto-gestion en entreprise et la défense ouvrière, promouvant l'émancipation féminine, la dignité du troisième âge et le droit de l'enfant. Dans l'espoir de la résolution des conflits par la mobilisation éclairée des personnages fassbindériens pour les rendre maîtres de leur destin.

Jochen évoque un vrai programme pour l'entreprise que lui et ses collègues vont tenter de faire passer. Son père dubitatif lui demande ce qu'il contient, et le fils lui répond : « *Oh des broutilles comme les toilettes, ce genre de trucs, c'est un des points. Ensuite, on veut pouvoir discuter de l'agencement des machines, la façon dont elles sont montées les unes par rapport aux autres, mais surtout du type de machines qu'il faut acheter. Parce qu'au fond, là, on a une expérience qu'un ingénieur n'a pas. Ensuite - et ça c'est le point le plus important - on veut pouvoir organiser nous-mêmes notre travail.* » Le père, abasourdi, n'y croit pas et traite la proposition de blague. Reconsidération et sauvegarde de l'aristocratie ouvrière qui semblait tout à fait disparue.

Les acteurs passent d'un personnage à l'autre, de la sphère privée et familiale à la sphère extérieure et citoyenne par le biais de la scénographie étudiée de Julie Deliquet et Zoé Pautet, espace impersonnel d'usine désaffectée avec ses vestiaires et ses douches, ses toilettes élémentaires, et le bureau du contre-maître, un décor de bric et de brocante, un patchwork de panneaux récupérés aux papiers déchirés où toute vision de réajustement moderne est éludée.

Et toujours, dans ce même espace reconsidéré, s'invitent sur la scène les tables conviviales des fêtes et des anniversaires, des mariages et autres occasions joyeuses de se retrouver, parler et échanger, sous les chansons du temps - *Something* des Beatles, *Harvest* de Neil Young et autres.

Avec un collectif de comédiens entièrement portés par ce bel esprit de troupe chorale dont le spectateur salue l'engagement, la chaleur, le désir de partage et d'un « vivre ensemble » dans le respect de l'autre : Lina Alsayed, Julie André, Éric Charon, Christian Drillaud, Olivier Faliez, Ambre Febvre, Zakariya Gouram, Brahim Koutari, Agnès Ramy, David Seigneur, Mikaël Treguer, Hélène Viviès, et les enfants en alternance, Paula Achache, Stella Fabrizy Perrin et Nina Hammiche.

Un rêve réhabilité sur la scène pour la foi en des lendemains qui chantent...mieux qu'aujourd'hui.

Véronique Hotte